

Pierre BRUNO

« Je ne parlerai de Joyce où j'en suis cette année, que pour dire qu'il est la conséquence la plus simple d'un refus, combien mental, d'une psychanalyse, d'où est résulté que dans son œuvre il l'illustre ¹. »

Jacques Lacan.

Nom-du-Père et *sinthome*

Préalablement, je ferai quelques mises au point pour saisir l'enjeu du questionnement qui suit.

En 1975 et 1976, Lacan tient le séminaire sur Joyce qu'il intitule *Le sinthome*. Outre ce texte majeur, édité en 2005 par Jacques-Alain Miller aux éditions du Seuil, nous disposons du texte de l'intervention faite à la Sorbonne au symposium international James Joyce, qui s'est tenu du 16 au 20 juin 1975 (le 16 juin est une date anniversaire puisque c'est ce jour-là que se déroule l'action d'*Ulysse*), et de l'écrit de cette conférence, paru en 1979, qui n'a que quelques points tangentiels avec la conférence. Je vais citer, parce que c'est au cœur de ce que je vais explorer, un extrait de l'intervention d'avant le séminaire :

« Et comment dire que Bloom soit en quoi que ce soit, pour Stephen, qui n'a rien à faire avec lui, sauf de le croiser de temps en temps dans Dublin, son père ? – si ce n'est que déjà Joyce pointe, et se trouve dénoter que toute la réalité psychique, c'est-à-dire le symptôme, dépend, au dernier terme, d'une structure où le Nom-du-Père est un élément inconditionné.

Le père comme nom et comme celui qui nomme, ce n'est pas pareil. Le père est cet élément quart – j'évoque là quelque chose dont seulement une partie de mes auditeurs peut avoir le délibéré –, cet élément quart sans lequel rien n'est possible dans le nœud du symbolique, de l'imaginaire et du réel.

Pierre Bruno, < pierre.bruno@wanadoo.fr >

1. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI » (17 mai 1976), dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 573.

Mais il y a une autre façon de l'appeler. C'est là que ce qu'il en est du Nom-du-Père, au degré où Joyce en témoigne, je le coiffe aujourd'hui de ce qu'il convient d'appeler le *sinthome*². »

On peut penser que, pour tenir compte de la pluralisation des Noms-du-Père, Lacan prend le parti de subsumer cette pluralité sous un terme unique. Notons aussi que le symptôme, on peut l'avoir, mais que c'est d'être incarné singulièrement par un individu qu'il s'écrit « *sinthome* ».

Il est difficile de nier que, dans ces phrases, Lacan pose l'équivalence réalité psychique – symptôme – Nom-du-Père – élément quart – *sinthome*, selon un ordre dont il faut tenir compte. Il utilise aussi le terme « coiffer » pour définir la substitution du mot « *sinthome* » à l'expression « Nom-du-Père », ce qui indiquerait peut-être une hiérarchie logique entre celui-là et celui-ci.

Je suis enfin sensible, si je m'en tiens à ce que peut induire une exégèse et tout en sachant qu'une exégèse ne vaut pas une solution, au fait que seul le *sinthome* singularise un homme, et qu'en incarnant ainsi son symptôme, en s'identifiant à lui, pour reprendre des termes plus tardifs, un sujet rejoint la structure de *l.o.m.*³. Pourquoi Lacan nous dit-il que Joyce échappe ainsi à toute mort possible (le possible étant ce qui peut ne pas arriver) ? J'écarte l'idée qu'il s'agirait seulement d'évoquer une célébrité posthume. Il me semble plutôt que le terme important est celui de « possible », à savoir que la dignité de l'humain est d'écarter la nécessité de la mort, nécessité qui est une sorte de prétention, puisque la mort ne peut se prouver, pour chacun, avant son advenue.

Sans doute est-ce en raison de cet énoncé de Lacan, celui que je viens de citer, qu'il est devenu commun de considérer que le Nom-du-Père est un cas particulier du *sinthome*, cas particulier qui correspondrait à la névrose, et que le *sinthome* serait le terme générique convenant à toutes les formes d'assujettissement, névrose, psychose, perversion. On trouve cette conception chez Jacques-Alain Miller, qui est à ma connaissance le premier à l'avoir formulée⁴, mais aussi chez nombre d'autres psychanalystes qui seraient outrés de se retrouver, ne serait-ce que sur un point, millériens. Juste une remarque, comme pierre d'attente, voire d'achoppement : peut-on, en formulant cette conception, substituer « symptôme » à « *sinthome* » ?

2. J. Lacan, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 167.

3. On ne peut s'empêcher de constater que ce signifiant évoque le LEM, *lunar exploration model*, le véhicule du programme Apollo qui a permis à deux hommes de fouler pour la première fois le sol lunaire.

4. Cf., par exemple, cette phrase de Miller : « Plus discrète, la mise en question des limites du complexe œdipien et du mythe paternel n'en continua pas moins de courir à travers séminaires et écrits, jusqu'au ravalement du Nom-du-Père au rang de symptôme et d'ustensile », dans une préface à J. Lacan, *Des Noms-du-Père*, Paris, Seuil, 2005, p. 8.

L'embrouille de la filiation

Bien entendu, ce préambule serait sans raison s'il n'annonçait une mise en cause d'une telle conception, qui a aujourd'hui quasiment force de loi. Plus précisément, je vais m'attacher à savoir si le séminaire lui-même, qui est postérieur à l'énoncé cité de Lacan, n'apporte pas des solutions plus complexes que celles qui ressortissent à ladite conception. Je ne veux pas énoncer tout de suite la thèse qui est la mienne ; je me contenterai d'avoir recours à la remarque simple et éclairante qu'a faite Marie-Jean Sauret, après que je lui ai fait part de ma lecture : la solution Nom-du-Père relèverait de l'Autre, la solution sinthome impliquerait que cet Autre, il n'y a pas d'Autre pour le garantir.

Lacan, dans ce séminaire, utilise comme boussole le constat selon lequel il y a pour Joyce un lapsus du nœud. Ce lapsus, il ne l'identifie pas d'emblée sous la forme que nous lui connaissons. J'ai relu, pour la troisième fois, et cette fois dans la traduction nouvelle coordonnée par Jacques Aubert, *Ulysse*. J'ai reculé à lire entièrement *Finnegans Wake*, dont je n'ai lu, en français, que des fragments, et en anglais les premières et dernières pages. Je retiens, concernant ce livre majeur, une observation de Jean-Jacques Mayoux⁵ qui note que l'élimination de l'apostrophe de Finnegan, qui aurait marqué le génitif, le pluralise. S'il fallait traduire le titre, il faudrait dire « L'éveil des Finnegans », c'est-à-dire des rêveurs dont le ou les rêves sont le roman, dans la forme circulaire qui se prête à une relecture. Cette circularité d'ailleurs induit l'idée d'une circulation infinie, sauf pour le lecteur qui est en mesure de noter la césure du roman qui est l'article *the* sans point final. J'ai lu enfin, pour ne rien laisser de côté, *Les exilés* et relu la correspondance, gratinée, de Jim et de Nora.

Je ne parlerai pas en biographe du père de Joyce, John Joyce, père dit carent, effectivement alcoolique, partisan du Sinn Féin et nostalgique de Parnell. Lacan dit d'emblée de Joyce que son art a *suppléé* (je souligne ce mot) à sa tenue phallique un peu lâche. Si on se fie à *Ulysse*, les choses sont un peu plus précises. Il y a d'un côté Jésus, le fils de Dieu, qui chantonne : « Mes gènes vont aider l'ascension », et de l'autre la filiation entre l'auteur dont on discute l'identité, Shakespeare, et le héros de fiction Hamlet. Pour Stephen, « le spectre de Shakespeare est le grand-père d'Hamlet⁶ ». On saisit d'emblée que l'être générationnel n'est pas une chose évidente pour Joyce, encore qu'il soit sûr d'une chose qui a tout son poids : une fois qu'on a été fait, c'est pour toujours, le créateur ne peut pas revenir en arrière. N'est-ce pas là un mode imparable d'athéisme ? Dans ce contexte, la question première de Joyce est celle-ci : « Qui donc est-il, le père d'un fils, pour qu'un fils l'aime ou qu'il aime un fils ? » Cette

5. *Encyclopædia Universalis*, article « Joyce ».

6. J. Lacan, *Le sinthome*, op. cit., p. 41.

façon dont Joyce relève la relation d'amour du fils au père n'est pas sans lien avec la façon dont Lacan va identifier le sinthome et l'ego.

Après quoi Joyce évoque Sabellius l'Africain, un hérésiarque qui soutenait que le Père était lui-même Son propre Fils, et qui a été combattu par Arius, qui défendait la préséance du Père sur le Fils, puis il évoque Shakespeare qui, écrivant *Hamlet*, n'était pas « seulement le père de son propre fils mais, n'étant plus un fils, il était et se sentait lui-même le père de toute sa race, le père de son propre grand-père, le père de son petit-fils à naître ». Ce fragment d'*Ulysse* est probant quant à la thèse de Lacan : Joyce veut se faire un nom, un nom propre, en tant qu'écrivain. Il est probable que la peur de la disparition, voire la peur de n'avoir pas été (dont on a vu que Joyce ne la partageait pas) qui hante les hommes, réapparaît souvent sous la forme dégradée d'une addiction à la célébrité médiatique, qui vient de cette tentative de ne rien savoir du défaut paternel, qu'on recouvre faussement avec le « se faire un nom ».

L'ambition de Joyce est différente : il veut être le père de son père. Pourquoi pas ; mais ce qui nous intéresse au premier chef, c'est de noter que, de cette façon, c'est le fils qui nomme le père. Il le nomme au moyen de son art, puisque c'est de son art qu'il attend de se faire un nom, nom dont il se sert pour nommer le père, dans un renversement dont on peut se demander s'il ne vaut pas aussi pour le névrosé : Freud lui-même a modifié le prénom donné par son père. Quant à Kierkegaard et Pessoa, ils ont largement usé du pseudonyme ou de l'hétéronyme afin de trouver un mode qui les satisfasse de nommer un père, c'est-à-dire de créer un nom propre pour faire pièce à un père se défendant d'être nommé pour ne rien céder de sa jouissance. Lacan énonce cette thèse avec sa clarté maximale : « Le nom qui lui est propre, c'est cela que Joyce valorise, aux dépens du père ⁷. » Il y a ici un contresens à éviter : aux dépens du père, oui, mais pour pouvoir se servir de son nom. Je relève ici, pour ne plus y revenir, que pour Lacan Joyce n'est pas un rédempteur, c'est-à-dire quelqu'un qui serait du côté du masochisme du fils. Lacan s'est posé un moment la question, et il l'a posée à Jacques Aubert, mais il finit par répondre négativement.

Comment intervient Nora dans cette histoire ? Il a avec elle une relation d'amour, et aussi une relation sexuelle assez particulière, connotée de fécalité. Dans sa correspondance, il lui écrit de ne pas oublier de laisser une trace fécale sur sa petite culotte et il lui dit combien cela l'a excité de la voir se masturber tout en déféquant. Il se marie avec elle en 1904, l'année où il situera l'action d'*Ulysse*, et elle lui donne un premier enfant, Giorgio, un fils. En 1909, il s' imagine, dans une violente et désespérée crise de jalousie, que Nora l'a trompé et que cet enfant n'est peut-être pas de lui. On sait que Molly Bloom, la femme de Bloom, censé représenter Ulysse alors que Stephen est

7. *Ibid.*, p. 89.

censé représenter Télémaque et du coup Joyce, n'est pas vraiment une femme fidèle. Sans doute avons-nous là un indice du fait que la mère de Joyce n'avait pas forcément un grand respect pour son mari.

Tout cela cependant est anecdotique, sauf sans doute le fait que Joyce consacre en 1914 sa pièce *Les exilés* à la jalousie. Quoi qu'il en soit, on ne peut manquer de corréler la relation de Joyce avec son père à sa propre incertitude de père. Quant à ce que Nora représente pour Joyce, Lacan dira que c'est « un gant retourné ». Un gant retourné est un gant gauche qui devient le droit, ou vice versa, ce qui serait la topologie d'une équivalence des sexes. Or, s'il y a équivalence des sexes, la question de savoir s'il y a rapport sexuel ou non ne se pose pas, puisque la question de ce rapport ne se pose que s'il y a différence entre les deux sexes. Lacan ne tire aucune conclusion de ce « gant retourné », sinon de longs développements sur l'équivalence et la non-équivalence des nœuds, mais on peut se demander si le statut de Nora n'est pas de colmater pour Joyce le trou de la rencontre avec l'Autre sexe.

Trois, quatre

Une des questions majeures qui touchent à l'art de Joyce est de savoir si le travail sur la langue n'aboutit pas à détruire son identité phonatoire, c'est-à-dire à la déphalliciser au point de la rejeter hors sens en la rendant illisible, ou bien si ce travail libère l'écrit du parasite parolier⁸. Laissons cela en suspens, pour maintenant nous focaliser sur la question à laquelle mon titre invite.

Pourquoi passer de la chaîne borroméenne à trois à celle à quatre ? Ces figures topologiques, en dehors de leurs caractéristiques proprement topologiques, nous n'en savons que ce qu'en dit Lacan. Il les manipule et surtout les fait parler. Un nœud borroméen à trois, c'est faisable, et on pourrait considérer que sa borroméanité est le Nom-du-Père lui-même. Si Lacan ne s'en satisfait pas, ou ne s'arrête pas à cette solution, j'en trouve la raison dans le fait qu'*un père est toujours en défaut*, quelle que soit la forme d'assujettissement. Il faut qu'il y ait, dans tous les cas, un lapsus du nœud. C'est en ce sens que le père est toujours un symptôme, soit la marque que quelque chose cloche entre la volonté de jouissance de l'Autre, qui a la figure emblématique de La femme-Dieu, et la soustraction à cette jouissance par laquelle un sujet naît en se divisant.

Déjà, dans « La troisième », qui date de novembre 1974, Lacan, partant du nœud borroméen à trois cercles, introduit le symptôme dans l'aire ouverte par la coupure du cercle du réel. Je dirai que la raison du symptôme est d'être réponse au lapsus du nœud. Il marque ainsi que le père ne peut nommer ce qu'il est nommé par le fils ou

8. *Ibid.*, p. 97.

la fille, ce qui introduit une détermination qui, partant du présent, rétroagit sur le passé⁹. Il apparaît ainsi que le symptôme comme réponse au lapsus du nœud est une chose, et que nommer le père comme tel en est une autre. Il n'y a pas équivalence entre Nom-du-Père et symptôme, et le Nom-du-Père n'est pas non plus un cas particulier du symptôme : la preuve en est que tout symptôme n'est pas Nom-du-Père et qu'il n'est pas dit que le sinthome lui-même supplée toujours au Nom-du-Père quand celui-ci est forclos.

Comment dès lors nommer topologiquement le Nom-du-Père puisque le nom de sinthome est réservé à la quatrième corde ? La réponse que je propose est simple : le Nom-du-Père, c'est la borroméanité à quatre (et non plus à trois comme dans la topologie antérieure). Ce quatre, le sinthome, est l'élément qui permet la nomination du père, qui éventuellement y supplée, mais pas forcément, selon qu'il produit ou non dans son nouage la borroméanité. Cela étant, cette diversité dans le nouage par la quatrième corde repose sur une conception de la castration qui n'est plus freudienne, quand Lacan dit que le phallus (Φ) ne se transmet que « si le phallus du père est annulé¹⁰ » et souligne que c'est cela la castration. Voilà l'innovation majeure.

Du symptôme au sinthome

Quel est le symptôme de Joyce ? Lacan réitère une réponse qui ne varie pas. « Ulysse, c'est le témoignage de ce par quoi Joyce reste enraciné dans son père tout en le reniant. C'est bien ça qui est son symptôme¹¹. » Une leçon après, il confirme : « Joyce a un symptôme qui part de ceci que son père était carent [...] c'est de se vouloir un nom que Joyce a fait la compensation de la carence paternelle¹². »

Que faire alors du symptôme dont il semble bien qu'on ne puisse l'écartier : le phénomène des paroles imposées ? Sa fille, incontestablement, présentait ce symptôme, mais il semble bien que Joyce aussi, sans doute à bas bruit. Il est classique d'en voir dans les épiphanies une trace. Plus directement encore, dans *Les exilés*, Joyce, faisant parler l'écrivain, Richard Rowan, dont il est difficile de ne pas faire son porte-parole, lui attribue ces mots : « J'entends des voix. » Retenons aussi la définition que Joyce donne de Dieu dans *Ulysse*, « du bruit dans la rue », avant de nous précipiter à parler d'hallucinations auditives. Voyons plutôt dans ce propos la marque du télépathe

9. Dans la pièce de Wedekind, *L'éveil du printemps*, prisée tant par Freud que par Lacan, l'homme masqué (considéré par Lacan comme un des Noms-du-Père) réplique à Moritz qui se plaint de ne pas l'avoir rencontré : « Ne vous souvient-il donc pas de moi ? » Autrement dit, le ratage de la rencontre entre l'homme masqué et Moritz est mis au compte de ce dernier. Ce fragment éclaire la part qui revient au fils dans la nomination du père. Reste cependant la question : un père se laisse-t-il toujours nommer ?

10. J. Lacan, *Le sinthome*, op. cit., p. 87.

11. *Ibid.*, p. 70.

12. *Ibid.*, p. 94.

récepteur. Être ou se croire un télépathe récepteur est un symptôme en ce sens qu'il fait accroire au sujet que L'Autre ne peut lui cacher ses pensées, même si ces pensées peuvent garder leur pouvoir d'énigme après que le sujet les a entendues.

Ce symptôme n'est pas secondaire, puisque c'est lui que Joyce va transformer en art d'écrire, en faisant d'ailleurs valoir que ce « matériau » ne délivre aucune vérité et que la débilité consisterait à s'imaginer qu'on peut l'interpréter. À ce niveau, il est possible de parler de la transformation du symptôme en sinthome. Or, là encore, nous avons d'un côté un symptôme qui vise à réparer le défaut du père, de l'autre un sinthome qui, dans le cas de Joyce, se met au service du premier, sans pour autant se confondre avec lui. Sans doute ne serait-il pas exclu de démontrer que le phénomène des paroles imposées découle de la « carence paternelle », mais, même alors, doit-on méconnaître que l'égo de Joyce a cette fonction de générer une écriture qui n'est singulière qu'à excepter au registre de la nomination par le père ? Autrement dit, à supposer que le sinthome ait permis de nouer R, S et I en produisant le Nom-du-Père ou en produisant sa suppléance, rien n'est fait tant que le sujet, au moyen de ce sinthome, ne peut « se passer » dudit Nom ¹³.

Le lapsus de Joyce

Nous n'avons pas encore cependant franchi le Rubicon, c'est-à-dire proposé un statut psychanalytique lisible à ce lapsus du nœud. Je n'ai pour le moment qu'un point d'appui : le lapsus n'est pas un accident, mais n'est rien d'autre que le défaut structural du père. Un père ne se définit que de ne pas être à la hauteur, sauf si son phallus est annulé, et à condition qu'un fils ou une fille se saisisse du relais. À ce titre, l'imposture d'un père peut se définir, aux deux extrémités de la structure, soit comme le refus de cette dépossession, soit comme le déni de cette possession. D'un côté le père de Schreber, de l'autre le père de Hans.

Pour ne pas laisser la fonction du père dans le flou, il a fallu que Lacan rompît, non sans mal, avec une conception de la métaphore paternelle où l'agent de la castration est assimilé au père symbolique, avant de promouvoir le père réel comme agent de cette castration. On peut trouver cette bascule dans l'écrit « Subversion du sujet et dialectique du désir », quand Lacan remarque que le père idéal découle du père mort (c'est-à-dire symbolique) et que de ce fait nous avons affaire, dans la névrose, à un père censé « unir » « un désir à la loi », autrement dit à un père garant de ce que rien de la jouissance n'échappe à la loi de la castration. Suite à quoi Lacan écrit cet avertissement : « On voit là un des écueils que doit éviter l'analyste, et le principe du transfert dans ce qu'il a d'interminable ¹⁴. » Disons que pour éviter cet écueil

13. Sans doute faut-il tenir compte de la triplicité de cette nomination : R, S, I, « Nom de Nom de Nom ».

14. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 824.

et s'en affranchir, dans la cure, l'acte de nommer le père, pour pouvoir se séparer du fait d'avoir été nommé par lui, est un moment essentiel.

Si l'on reprend maintenant les éventualités topologiques que Lacan relève, il y a :

- le nœud trèfle où se marque une continuité S, I, R ;
- les trois ronds déliés de la perversion ;
- le cas de Joyce enfin, qui se caractérise par un nouement R-S et en conséquence par le non-nouement de I.

Avant de reprendre le cas de Joyce, notons préalablement que Lacan aborde la faute du nœud, ou lapsus, dans le nœud trèfle, et qu'il remarque que la correction du nœud, ce qu'il appelle suppléer au nouement raté, peut se faire soit à l'endroit même où la faute a été commise, soit à deux autres endroits. Dans le premier cas, l'inversion des couleurs (du nœud et du cercle correcteur dit sinthome) ne donne pas deux figures équivalentes, ce qui veut dire qu'il y a non-équivalence des sexes et donc qu'il devient possible de parler de rapport pour dire qu'il n'y en a pas.

Dans le cas de Joyce, le lapsus du nœud est différent. R et S sont noués olympiquement tandis que I reste libre, parce que S, au lieu de passer une deuxième fois sous R après être passé sur I, passe, là est le lapsus, sur R. La correction du nœud consiste, avec une quatrième corde qui est le sinthome, mais que Lacan appelle ici l'ego de Joyce, à nouer le couple R-S et le rond I. Le résultat est un nœud borroméen à trois éléments, dont un couple. Lacan donne les raisons, tirées de la biographie de Joyce – sa réaction à la fameuse raclée –, qui l'ont conduit à poser la non-liaison de I. Cela concerne la nature du lapsus. L'autre élément biographique concerne la question de l'encadrement et intervient dans la façon dont se construit l'écriture de Joyce. Le nom propre de la ville représentée sur un tableau (« Cork ») et le nom commun de la matière encadrant le tableau (« cork ») ont le même signifiant, mais une lettre différente. On pourrait dire que l'encadrement par « cork », le cercle quart qui corrige le lapsus, révèle, en le nommant, le caractère de nom propre de la ville de Cork. Ce procès, selon Lacan, et cela me semble incontestable, est la clé de l'écriture de Joyce.

Enfin, pourquoi Lacan parle-t-il d'ego, et qui plus est d'un ego non narcissique ? Dans le séminaire que j'ai tenu avec Marie-Jean Sauret intitulé *Ego et moi*¹⁵, j'ai trouvé chez Freud la mention d'un *das Lieben* originaire dont se constituerait le moi avant la formation de l'image narcissique spéculaire. Il me semble que ce que propose ici Lacan confirme cette thèse d'un moi originaire, *Ur-Ich*, en relation avec le fait que l'amour lui-même est originaire et qu'il s'adresse primordialement au père en tant

15. P. Bruno et M.-J. Sauret, *Ego et moi*, Paris, éditions de l'APJL, 2007.

que castrateur. Je dirai volontiers aujourd'hui que l'embryon de cet ego de Joyce se trouve dans cette primitive extraction d'un élément qui participe, avant même toute distinction entre extérieur et intérieur, d'une motion d'amour qui investit un élément initial d'identification au père castrateur. Je dis « embryon » parce que, cet ego, Joyce ne s'en sert pas tout de suite.

Déduisons maintenant de tout ce qui précède une thèse princeps : tant que la borroméanité n'est pas réalisée, la structure n'est pas vérifiable, c'est-à-dire ne permet pas de conclure qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre. Ce qui introduit la borroméanité, c'est le phallus, qui va transformer en trou réel le faux trou qu'il y a entre le symbolique et le sinthome. Autrement dit, le sinthome, en tant que quatrième corde, ne supplée à la forclusion du Nom-du-Père qu'à la condition de produire la borroméanité. La question est donc de savoir si le sinthome permet, à chaque fois, une invention du réel, soit une utilisation de la corde du réel comme construisant un agencement borroméen entre S, I et sinthome.

On peut penser que le nouement borroméen à trois n'a jamais lieu, parce que la sexualité humaine est toujours perverse et que, avec quatre, c'est-à-dire avec le sinthome, il s'agit soit de corriger les lapsus qui résultent d'un nouement borroméen à trois structurellement raté et de produire, ou non, un nouage borroméen à quatre, que ce soit sous la forme de la tresse ou du nœud joycien corrigé, soit de produire une nomination du père en tant que nommant, à savoir le Nom-du-Père, celui dont on peut se passer à condition de s'en servir, selon la formule désormais célèbre. Mais ce Nom-du-Père est « tout mais pas ça », c'est-à-dire ni le symptôme, ni le sinthome. Pour passer du symptôme au sinthome, disons de l'avoir à l'être, il faut atteindre le réel du symptôme, pour qu'il se désabonne de l'inconscient. On peut y arriver et ne pas y arriver d'une infinité de façons.

Questions supplémentaires

Dans le cas de Joyce, il est patent que le sinthome supplée au Nom-du-Père. Joyce n'est pas plus fou que quiconque, même si sa sexualité reste empreinte d'un trait cloacal. Rien de moins sûr cependant que ce soit toujours le cas. Ainsi, dans sa thèse en cours sur Virginia Woolf, Bibiana Morales soutient que le sinthome woolfien, son art d'écrire, ne supplée pas au Nom-du-Père forclos. Sous réserve d'un examen attentif de ses arguments, la proposition mérite d'être prise en considération. Peut-être que la mélancolie rend particulièrement ardue la nomination du père, parce qu'elle impliquerait l'annulation de la proposition « Je n'existe pas », par laquelle, en se niant dans l'énoncé, le sujet mélancolique émerge comme énonciation. Mais on peut se poser des questions analogues à propos de la paranoïa ¹⁶.

16. Cf. la correspondance de Paul Celan avec Gisèle Celan-Lestrange, Paris, Seuil, 2001.

Ce mode de suppléance joycien n'est pas sans un prix à payer. C'est ce que signale discrètement Lacan dans son écrit publié en 1979 – mais sans doute écrit avant. Si pour Joyce tout tourne autour du se faire un nom par son art pour faire pièce à la carence paternelle, la prothèse qui en découle maintient le sujet dans une subordination à la garantie d'un Autre, subordination qui ne nuit en rien à son génie ni à son audace, mais qui limite sa liberté. Certes, Joyce, en incarnant cet Autre dans l'Université, ne le fait pas sans ironie, mais chacun peut savoir que l'ironie est un mode déguisé de nostalgie. Aussi bien, il est exclu que Joyce ait pu devenir un saint.

Je ferai un pas plus loin : aurait-il pu tenir une position d'analyste, idée saugrenue qui ne lui est sans doute jamais venue ? Joyce reste encombré de ce que Lacan appelle « escabeau », mot qu'il lettrise de toutes les façons, et qui résume la manière dont chacun, je pèse et assume ma vulgarité, monte sur ledit objet pour péter plus haut que son « bottom ». C'est une image qui aurait ravi Joyce, idolâtre des pets de Nora. Il est nécessaire, si l'on veut tenir compte de ces considérations, de relativiser : Joyce ne s'est pas entièrement séparé de la suppléance au Nom-du-Père qu'il a forgée en faisant de son ego un Nom. Il est même possible, à partir de là, d'esquisser une distinction entre le niveau de transformation du symptôme « paroles imposées », qui crée une marge d'émancipation par rapport à la garantie de l'Autre, et le niveau qui concerne la forgerie du nom, pour lequel la présence de ce trait majeur de perversion que j'ai signalé traduit la rémanence d'une version vers le père.

Reprenons alors, pour conclure, la démarcation entre le sinthome et le Nom-du-Père. Le premier relève d'une identification au symptôme, processus qui, dans tous les cas, corrige le lapsus du nœud, soit le défaut structural du père. Il le corrige borroméennement ou non, c'est-à-dire produit ou non une suppléance au Nom-du-Père. Est-ce à dire qu'il est toujours, en tant que sinthome, objection à l'existence d'un Autre de l'Autre ? C'est à voir ! Paradoxalement, le symptôme dont il part est en soi une objection à cette existence, mais il me semble que la conséquence de cette objection n'est tirée que si la nomination du père a été produite puis si elle donne lieu, dans un second temps, au « se passer » de ce Nom. De son côté, le Nom-du-Père maintient l'existence de cet Autre de l'Autre, ne serait-ce que sous la forme de l'hypothèse de l'inconscient.

Cette présentation de la distinction entre sinthome et Nom-du-Père congrue avec la lecture qu'on peut faire du dernier texte que Lacan consacre à Joyce, intitulé « Joyce le symptôme ¹⁷ ». Dans cet écrit, Lacan fait état de la « jouissance opaque d'exclure le sens ». Il qualifie ainsi la jouissance d'écrivain de Joyce qui tend à l'illisible, et qui n'est pas loin d'y parvenir. Il nous fait entendre en même temps que de cette jouissance il connaît lui-même un bout, en tant qu'écrivain. Est-ce l'accès à cette

17. J. Lacan, *Autres écrits*, op. cit., p. 565.

jouissance qu'il faudrait attendre d'une psychanalyse ? En un sens oui, puisqu'une telle jouissance périme l'hypothèse de l'inconscient, qui devient ainsi un bout de réel antinomique au sens. Cependant, Lacan ajoute que l'accès à cette antinomie du sens et du réel (« forclusion de fait » aussi bien) ne vaut que si la jouissance opaque en question est « dévalorisée », dévalorisée par une psychanalyse qui, elle, accepte d'être « la dupe du père », ce qui implique de passer par le sens. Il en résulte que, si l'ensemble d'une psychanalyse énonce l'énigme du sujet analysant, la réponse obtenue, comme y insiste Lacan dans *Le sinthome*, est « particulièrement conne ». C'est une réponse qui n'intègre pas le sens recherché et obtenu tout au long de la cure, mais au contraire indique, au moyen d'un doigt qui ne montre que lui-même, le lieu du *caput mortuum* du sens.

La réponse d'une psychanalyse n'est réponse que si elle est conne, mais encore faut-il que ce « conne » résonne pour le sujet presque comme l'invention d'un sexe qui ne se plie pas en tout à la castration. Il serait intéressant de savoir à quelle date exactement cet écrit publié en 1979 a été rédigé, parce que sa conclusion, qui crédite Joyce d'avoir atteint ce résultat sans l'analyse, n'est pas sans décalage par rapport à la phrase que j'ai citée en exergue et que je restitue ici : « Je ne parlerai de Joyce où j'en suis cette année, que pour dire qu'il est la conséquence la plus simple d'un refus, combien mental d'une psychanalyse, d'où est résulté que dans son œuvre il l'illustre. » Ne rejetons pas l'équivoque : Joyce a-t-il illustré une psychanalyse ou son refus ?

14 juin 2009.